

Hommage d'adieu à **Martine Feldmann**

Mère Courage

Le soleil, caché parfois par des nuages blancs, brillait d'une lueur automnale. Il faisait beau le dernier jour de septembre quand nous étions réunis autour du cercueil de Martine Feldmann.

Les yeux embués de larmes, nous étions là à nous dire que jamais plus nous n'entendrions sa voix mélodieuse s'annonçant: „Martine“, en faisant traîner l'„i“, et que jamais plus nous ne verrions son extraordinaire sourire.

Je me suis souvenu d'un moment privilégié où nous étions réunis à Paris pour une fête particulière et que Martine, entre-temps devenue une amie, s'est retournée et nous a vus. Soudain son visage, empreint de surprise, a commencé à s'épanouir. Ses grands yeux brillaient de leur plus bel éclat et elle eut un sourire tellement épanoui qu'il restera à jamais gravé dans ma mémoire.

Avec Pierre-Olivier Scotto, son frère d'armes, son compagnon de route, son alter ego, elle a toujours réussi à remuer ciel et terre. Lui, le comédien pur-sang, constamment prêt à répliquer à l'adversité par un de ces mots qui font mouche, un de ces gestes qui font rire, avait trouvé en Martine Feldmann l'âme sœur si complémentaire de la sienne, un être de passion et de volonté obstinée. Sa „Cara“, comme il l'appelait affectueusement, était devenue son point d'ancrage.

On a écrit de Martine Feldmann qu'elle allait „jusqu'au bout de ses idées“ et qu'elle ne lâchait jamais. Je peux le certifier.

Ce fut en mars 1988 que nous nous sommes connus, alors que je dirigeais le Théâtre d'Esch depuis deux ans et demi.

Martine et Pierre-Olivier avaient ce soir-là les yeux tristes. Si touchant qu'ait été leur „one man“-spectacle „Haut comme la table“, une production de leur „Théâtre de l'Escalier d'Or“, il n'avait pas attiré le public. Nous étions ensuite restés ensemble pour dîner, et Martine, encore elle, a devancé ma pensée: „Nous ne pouvons pas nous arrêter sur cet échec.“

Non, nous ne le pouvions pas, et en janvier 1989, j'avais reprogrammé le récit de l'enfance de Pierre-Olivier et nous avons ajouté – pour deux soirées – ses souvenirs de jeunesse: „Contes d'un lycéen“. Chacune des trois séances comptait bien quatre cents spectateurs. Nous avions fait un battage préalable dans les lycées, Martine et Pierre-Olivier adoraient d'ailleurs faire l'animation auprès des jeunes, et ceux-ci ont „flippé“, comme on dit maintenant, pour leur réalisation, à laquelle ils pouvaient si bien s'identifier.

Rebelote en 1990 avec une représenta-



Le sourire de Martine

tion de „Haut comme la table“, deux du „Lycéen“ et deux de la troisième partie de la trilogie, „Le temps des copains“, en création: salle comble à chaque fois.

La même année, le couple Scotto-Feldmann était avec nous pour partager notre joie lors de notre mariage, et en mars 1991, on reprenait encore une fois la „Trilogie du Rire“ à guichets fermés.

Entre-temps, il y avait eu également l'adaptation par Martine de l'œuvre de Claude Tardat: „La vie a pleine dents“, ainsi qu'un premier stage dans le cadre de l'Académie d'Eté du CEPA: „Pourquoi réveiller un théâtre qui dort en plein été?“, suivi d'un deuxième „Lumière, lumières“ en 1991, aboutissant à un spectacle en prélude au „Colloque 2000“.

Et, bien sûr, les amis étaient là quand je démissionnai à Esch pour m'exprimer leur solidarité. Un dernier projet commun n'a pas survécu à 1995: la création du „Jeune Théâtre Européen Luxembourg“ avec „La double inconstance“.

Philippe Noesen, mon successeur à Esch, avait évidemment vite compris la richesse et la diversité du travail théâtral

de ce couple exceptionnel et n'a pas manqué de réinviter les deux, de sorte que son public a pu voir toutes les pièces écrites en tandem par Martine et Pierre-Olivier ou jouées par lui et mises en scène par elle: „Le Parisien“ („Winner-Loser“) en 1993, ensuite, „Le Mal de mère“ – trois nominations aux Molière 1997 –, „Le ciel est égoïste?“ en 2000, puis „Faux Frère(s)“, et ce 20 octobre 2004, il pourra applaudir leur ultime réalisation commune, elle aussi nommée aux Molière: „La Belle Mémoire“, avec Geneviève Casile qui a trouvé des mots émouvants à l'enterrement de Martine, citant notamment le début de cette pièce.

Le 17 février de cette année, le public d'Esch a pu applaudir une dernière fois Martine dans le fruit collectif d'un beau et long stage pour fervents de la scène, soutenu en commun par le Théâtre d'Esch, les Jeunesses Théâtrales et le CEPA: „Les loges du théâtre ou L'éloge du théâtre“.

Tout ce qui avait fait sa forte personnalité, s'y est retrouvé, et elle, qui dans sa jeunesse avait eu la passion de la philosophie, qui était entrée à l'École Normale Supérieure et devenue assistante de Lettres au Bryn Mawr College aux USA, pouvait déployer dans ce projet encore une fois la plénitude de ses dons de pédagogue, d'organisatrice, de metteur en scène, de guide dans l'écriture, et cela, malgré le fait que la maladie, l'injuste, l'impitoyable, l'ait déjà frappée.

Mais Martine, fidèle à elle-même, avait refusé de s'avouer vaincue et, comme toujours, elle avait engagé la lutte, obstinée, entêtée qu'elle était... Elle le faisait pour son adorable fille Léa, pour son Pierrot, pour elle, pour la cause du théâtre dans sa richesse et sa diversité. Nous étions convaincus qu'elle avait gagné le combat.

Hélas, non! Il y a quelques semaines, la maladie était de nouveau là, plus intraitable et plus implacable, ne lui accordant plus la moindre chance.

Dimanche, le 26 septembre à 17h15, le rideau est tombé pour Martine Feldmann, cette Mère Courage si généreuse, si merveilleuse.

Nous ne connaissons plus son sourire, la lumière dans ses yeux, le chant de sa voix, mais je sais ce qu'elle sait: Qu'elle demeure parmi nous et que le nouveau stage qu'elle avait encore initié avec Pierre-Olivier sur le thème combien essentiel de la Liberté se fera dans son esprit et en mémoire d'elle.

Comme on dit qu'un être humain continue de vivre tant que son souvenir restera, Martine Feldmann a une belle éternité devant elle.

Guy Wagner